



LA GAZETTE

MAR 2 JUIN
MER 3 JUIN

N°2

DE LA 10^E ÉDITION DU FESTIVAL REGARDS CROISÉS

Edito.

Face aux deux mondes artificiels [Nord/Sud, riches/pauvres, banlieues/centres villes] et meurtriers dont « Occident », ce mot maudit, nomme la disjonction, il faut affirmer, dès le début, comme un axiome, comme un principe, l'existence d'un seul monde, il faut dire cette phrase toute simple : « Il y a un seul monde ». Nous savons que, sous la loi monétaire, il n'y a pas un monde unique des femmes et des hommes, il y a les murs qui séparent les riches et les pauvres. Cette phrase « il y a un monde », est performative. Nous décidons qu'il en est ainsi pour nous. Car prétendre qu'il y a plusieurs mondes, qu'untel, voilé ou noir, n'appartient pas à mon monde mais à un « autre » monde, et commencer à se demander combien ils sont ici à venir d'un autre monde, c'est préparer les persécutions. Philosophiquement, dire « il y a un seul monde », c'est dire que ce monde est justement, dans son unité même, un ensemble d'identités et de différences. Les différences loin de faire objection à l'unité d'un monde, en sont le principe d'existence.

C'est à ce texte d'Alain Badiou que me font penser les pièces qui seront lues mardi et mercredi au festival. Ces pièces réaffirment l'unicité du monde et la différence des identités comme principe même de cette unicité. Ce sont des mondes dramaturgiques bien entendu, mais au sein desquels les personnages agissent dans un même territoire : qu'il s'agisse d'un bureau de recrutement (*Entretiens d'embauche*) ou d'une campagne faite de collines et de vallons (*Écho-système*).

Chez Marie Dilasser, tous les personnages ne sont pas pareils : il y en a qui dressent des listes pour expulser des gens et d'autres qui tentent de résister. Les différences sont telles que I et On, les deux flics, sont des personnages aux identités « insinuantes ». Leurs noms pénètrent dans le langage et s'y dissimulent : I fait cela On en a marre, I va s'énerver, etc... Alors que les autres, Paule Kadillac, Arsène Droch, Boruta Priscillone, portent des noms qu'on ne

MONDES CLOS, MONDE COMMUN



peut pas rater, et qui sont comme des cris, des grondements. Il y a aussi Iyi et Oyo, deux frangins qui se communiquent des messages par l'écho et qui sont d'un autre style. Mais malgré toutes ces différences, ces personnages sont en contact, partagent le langage, peuvent échanger des coups, se faire du bien ou du mal. Ils appartiennent aussi au même monde en cela qu'ils sont unis par une même poésie et que leurs comportements répondent à une même logique interne (loufoque) du texte. Lorsque Paddy Mac Doom tire dans les pieds de Boruta Priscillone pour l'agacer, celui-ci bat des ailes et s'envole. De même, lorsque les flics tirent sur Paule Kadillac, ils ne la tuent pas, mais lui font un trou dans le dos. Tous, bons comme méchants, sont soumis aux mêmes contraintes poétiques, contraintes poétiques qui ont le bienfait ici de permettre à Paule Kadillac de survivre et à la résistance de s'imposer. Contraintes poétiques qui rendent les balles des flics, sinon inoffensives, du moins insipides face aux fantaisies des sorciers qui, dans la pièce, rebouchent le trou de balle avec du miel.

Chez Jacques Jouet il y a aussi l'affirmation de l'unicité du monde et du maintien du principe de différence. Les personnages sont tous de la même « espèce » : des figures. Que ceux-ci se nomment Offre, Demande, Non demande ou qu'il s'agisse d'Hercule ou de Père Ubu, il s'agit de grandes marionnettes, de figurines pulsionnelles animées par le désir et le besoin. Les différences existent certainement, ce sont même des oppositions claires : *Entretiens d'embauche* propose dix neuf variations sur le thème de l'entretien de recrutement (entretiens loufoques aussi). Mais les personnages sont en présence, communiquent. Nous ne sommes pas à Rio de Janeiro où les riches se déplacent par hélicoptère d'un toit d'immeuble à un autre, tandis que les pauvres sont exclus au sein de bidonvilles (affirmation d'une pluralité de monde). Dans la pièce de Jouet, il s'agit de face à face. Ce qui ouvre la possibilité à des renversements de pouvoir. Ainsi dans une des variations :

Demande - Vous allez commencer quand ?
Offre - Commencer quoi ?

Demande - Vos questions ! Vous allez commencer quand, à les poser ?
Offre - Sous peu...
Demande - Ça vous arrive souvent d'embaucher ?

Jacques Jouet et Marie Dilasser réaffirment dans leurs dramaturgies qu'il n'est qu'un seul monde - la scène de théâtre reprenant du même coup sa vieille fonction de métaphore/métonymie du monde. En mettant en présence puissants et faibles, bons et salauds ils réaffirment la possibilité d'une action sur le monde. Et nous offrent l'occasion de nous ressaisir de notre destin individuel et commun.

On trouvera aussi dans ces textes matière à méditer sur le rire. Dans une interview présente dans ce numéro, Gérard Lorcy rappelle qu'il y a, chez Jacques Jouet, cette espèce de douceur qui fait du bien. Il distingue le rire de Jouet d'un rire destructeur : *Il y a un endroit dans la comédie qui n'est peut-être plus en empathie avec le sujet, et où le rire et la fantaisie ne reposent que sur la destruction*. En effet, Marie Dilasser et Jacques Jouet ne pratiquent pas le rire de destruction. Leurs textes font rire mais dans ce rire il y a une bienveillance, une « empathie ». Le sujet n'est pas détruit par le rire, il est questionné. Il n'est pas évacué par la catharsis d'un rire de destruction. Il demeure à l'état de problème. Le rire de destruction, en détruisant son sujet, détruit aussi le problème qu'il pointe. Il apaise parce qu'il donne l'illusion d'avoir résolu le problème. Le rire que nous font pratiquer Jacques Jouet et Marie Dilasser ne nous fait pas croire que le théâtre puisse régler son compte au réel. Il nous permet de prendre de la distance avec ce qui nous oppresse. Il nous donne l'occasion d'y réagir.

Thibault Fayner

Alain Badiou, *De quoi Sarkozy est-il le nom ?* Nouvelles Editions Lignes, 2007.

MARIE DILASSER

Marie Dilasser est auteur de théâtre. Elle réside en Bretagne où elle s'occupe autant de littérature que de cochons. Son écriture, bourrée d'humour et de poésie, est tout à fait singulière dans le théâtre contemporain. Autre particularité de Marie Dilasser : elle trimballe de pièces en pièces une tribu de personnages qui changent d'identité dans chaque fiction. Entretien avec l'auteur d'Echo-système, un texte qui bénéficiera cette année d'une lecture représentation dirigée par Sylvie Jobert et Claire Semet.

Echo Système met en scène sur un premier plan un groupe d'habitants de la campagne qui vit en plus ou moins bon voisinage. Ce qui les réunit c'est de figurer tous sur une même liste, liste de condamnés à l'expulsion du territoire. Alors ils s'organisent entre eux. Lors d'une scène, ils se livrent à une chasse à la palombe au cours de laquelle Paule Kadillac fait un trou dans le ciel par lequel s'échappe l'écho. Un deuxième plan de la pièce concerne un dialogue entre deux frères, Iyi et Oyo. Ce dialogue a lieu par-dessus un vallonné et se fait sous forme de sons répercutés par l'écho. Il y a enfin un troisième plan. Il concerne deux policiers, I et On, ce sont eux qui traquent le groupe d'habitants. Ils finissent par abattre Paule Kadillac, ou plutôt par lui faire « un trou dans le dos ». Et ce trou fait écho au trou dans le ciel tiré par le trou du canon de fusil de Paule Kadillac. C'est vertigineux. Votre dramaturgie semble progresser par associations d'idées, de motifs. Cette progression nous a fait penser à celle par laquelle opère le théâtre surréaliste de Roger Vitrac. Et plus largement les poètes ou les peintres surréalistes. Pouvez-vous nous parler de cette affection que vous avez pour le mouvement surréaliste ? Cela nourrit-il votre travail ?

Je voudrais juste dire quelque chose sur les habitants de la campagne. Ce qui les réunit n'est pas la liste. Ils sont là avant la liste. I et On seront les éléments perturbateurs et les intégreront sur la liste. Ensuite, dans Echo-Système, ça me plaît beaucoup de travailler sur l'analogie, sur des objets, sur quelque chose de concret qui paraît anecdotique, qui, presque mécaniquement, puisse germiner dans la pièce par résonance, pour faire éclater du sens. Ce qui m'intéresse dans le surréalisme, c'est cette création de sens avec des objets qui ne vont pas forcément ensemble. De plus, ce que j'aime dans le trou c'est le vide, comme celui d'un trou de boulon. Les multiples trous se font échos et quand le miel rebouche la blessure de Paule Kadillac, le ciel aussi se répare.

Je me suis aussi beaucoup intéressée à la sorcellerie en Bretagne, et surtout au rituel qui provoque une certaine transcendance : le patient, autant que le sorcier, se retrouve dans une autre réalité. Je me suis aussi nourrie du film de Jean Rouche sur la transe dans une tribu ghanéenne. Des objets anodins se chargent de sens et d'énergie par le biais du rituel et de la théâtralité. Mais le terme de surréalisme n'est pas ce qui peut définir mon théâtre car c'est un terme devenu académique et délimité dans le temps. J'essaie seulement de trouver un positionnement face au monde. Les personnages non plus n'évoquent pas dans un cadre réaliste, ils se donnent des rôles, c'est leur seule possibilité d'avoir un positionnement face au monde et entre eux. Ce n'est pas le monde qui les met dans des cases, ce sont eux qui imposent les cases au monde.

D'où vous est venu le sujet de cette pièce ?

Je suis partie des rumeurs dans les villages, mais par la suite, je n'arrivais pas à trouver le fil pour pouvoir avancer quelque chose d'intéressant. Il y a eu toute cette vague d'expulsions autour de chez moi : des gens qui se sont faits expulsés de manière vicieuse. Des flics se sont faits passés pour des secrétaires de mairie, ont donné rendez-vous au couple qui voulait se marier et ont expulsé l'homme, alors que cela faisait dix ans qu'il travaillait en France. Mais, je me suis éloignée car je n'ai pas vraiment envie de traiter de sujets d'actualité, on rentre vite dans l'empathie, dans la victimisation. Je me suis dit que ces deux flics pouvaient arrêter n'importe qui d'entre nous. Les habitants sont sur la liste parce qu'ils ont une manière de vivre archaïque, c'est un groupe de personnes qui ne participent pas du tout au système actuel, qui ont inventé un monde clos qui a aussi tous ses défauts (ça craquent quelque fois).

Pour vous, qu'est-ce que c'est que l'écho dans Echo Système ?

L'écho est cette espèce d'analogie avec rien, avec des éléments qui n'ont rien à voir ensemble, mais qui, mis bout à bout, commencent à résonner entre eux. Pour moi, l'écho est quelque chose qui part d'un point, qui va loin puis qui se transforme et revient. La disparition de l'écho, c'est que d'un coup, on se retrouve dans un monde très pauvre où les mots et les choses

n'ont plus de résonance les unes avec les autres, ça s'arrête de vivre, de penser.

Les noms des deux flics I et On se confondent fréquemment dans votre pièce à la grammaire de la phrase. « On fait ça », « On frappe à la porte », « I te l'a dit », etc. Leurs identités s'insinuent dans le langage, si bien qu'on ne les voit plus dans la phrase. Faites-vous une différence entre I et On et les autres personnages ?



I et On représentent la

répression. Ils sont des costumes de flics habités par des personnes qui perdent leur identité du moment qu'ils enfilent l'habit. Ils sont des pions. Ils ont juste une fonction d'action : la matraque et c'est tout. Il y a aussi le « i/on » de l'âne : je me suis amusée avec ces sonorités. « On », c'est aussi un mot impersonnel où l'on peut caser n'importe qui, et le « i », c'est la déformation dans « i m'a dit ». Les autres personnages ont un langage aisé assez facile et I et On sont plus dans la restriction du langage. Ils sont réduits à leur fonction de flics par rapport aux autres personnages qui, même hommes, peuvent accoucher.

Vous avez retravaillé cette pièce depuis l'an dernier. On se souvient qu'il y avait la présence d'une voiture accidentée à la fin de la pièce. Un motif « surréel » de trop ? Plus globalement, qu'avez-vous retravaillé ?

La voiture accidentée était due au

premier coup de fusil de Paule Kadillac, qui aurait pu aussi crever un pneu, déviant ainsi la voiture dans un ravin. Je me suis renseignée sur les différents mythes de la déesse Echo que j'avais intégrée dans ma pièce. Mais, effectivement, cela devenait compliqué. La lecture de l'an dernier m'a énormément aidée. Le travail que Sylvie Jobert a fait avec les comédiens m'a donné un éclairage sur le texte : une mise en dimension des personnages m'a permis de savoir ce que chacun veut, pourquoi il est là, ce qu'il fait, beaucoup de questions anecdotiques mais très importantes.

L'écriture d'Echo-Système s'entreprind depuis le départ en partenariat avec le collectif Troisième bureau. Ils ont très vite vu dans votre travail une adéquation avec leur propre travail : goût pour le rire, point de vue décalé sur le monde, poésie omniprésente, engagement politique. Vous-même, vous nous avez dit passer toujours ici des moments très forts. Pouvez-vous nous parler de ce partenariat avec Troisième bureau ?

Les structures qui s'engagent dans des textes nouveaux sont assez rares. D'habitude, je dois travailler sur commande, avec un temps d'écriture donné, une date butoir pour créer et j'ai l'impression de passer à côté de quelque chose. Le temps est tellement comprimé que je ne vois pas exactement ce que je veux faire, je ne creuse pas comme je le voudrais. Avec Troisième bureau, je peux garder le texte dans les mains jusqu'à l'avoir saisi définitivement : je saurai vraiment de quoi je parle, je connaîtrai chaque mot, chaque phrase, chaque point. Ils m'aident vraiment dans cette aventure.

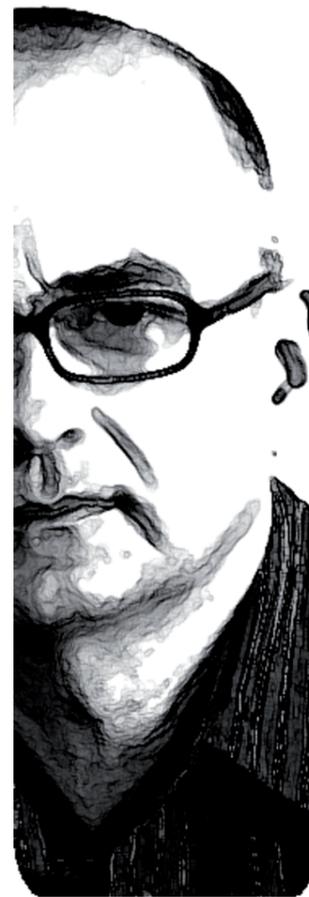
Comment s'est passé votre rencontre avec Jacques Jouet ?

J'étais en fait un amateur depuis très longtemps car je l'écoutais sur France Culture¹. Et au milieu de tous les intervenants je m'étais connecté avec la présence un peu singulière de Jacques Jouet, avec sa qualité de voix. J'avais à l'esprit l'envie de rencontrer cette voix-là avant même de le lire vraiment. J'ai eu l'occasion de travailler sur des textes de Raymond Queneau pour une petite forme dans un appartement avec le théâtre de la Faïencerie. Cette recherche m'a mené évidemment à l'Oulipo. J'ai alors trouvé la raison d'aller à la rencontre de Jacques Jouet. En arrivant sur le bassin creillois, mon envie était de pouvoir créer un chemin de création en partant de ce territoire et de le partager avec un auteur. Un auteur pour lequel la littérature a une valeur en elle-même, détenant un goût pour la fantaisie qu'elle porte, et qui aurait envie de confronter ce goût à une réalité plus âpre, sur un territoire où la culture se cherche. La rencontre avec Jacques Jouet s'est passée au mieux de ce que je pouvais espérer, puisque j'ai rencontré un auteur qui se place dans cette problématique. Dans son parcours, c'est un homme d'expérimentation, qui a le goût littéraire pour les règles complexes, tout en étant quelqu'un qui a envie de se cogner au réel. L'exigence commune a été de partager avec les gens un environnement où la littérature, même exigeante, n'est pas un territoire académique, mais vraiment un moyen de partage.

Vous avez mis en scène plusieurs textes de Jacques Jouet. Pouvez-vous nous parler de ces textes ?

J'ai mis en scène des séquences de L'Amour au travail (dans le spectacle *Comédiz*). Ce sont des fantaisies où dans une situation assez repérable de travail, une usine, une boucherie, un chantier public, il y a une rencontre érotique entre deux personnages. Cette rencontre mène à un moment de sexualité. Cette série, il l'a écrite en pensant

à la radio. Ce qui peut s'évoquer facilement avec quelques points de suspension à la radio, devient un défi scénique. Mettre en scène des séquences qui ont pour objet principal de vanter le sensuel et le surgissement du désir érotique dans la vie, suggère plutôt un théâtre léger.



Dans *L'Amour au travail*, ce qui m'intéressait c'était de réussir à créer une peinture où il y a un espace de fiction très fantasmagorique et fantaisiste, qui arrive à avoir un caractère réaliste. Voilà une des qualités que je trouve de manière générale dans son œuvre : un effet de réel qui se marie bien avec un espace mental plus abstrait.

C'est un auteur qui fait du bien quand je le lis. Son écriture traduit un rapport au monde qui n'est pas complaisant avec l'état des choses mais qui l'accueille et fait avec. Il

GÉRARD LORCY

A l'occasion de la lecture d'Entretiens d'embauche de Jacques Jouet, le metteur en scène Gérard Lorcy a accepté de s'entretenir avec nous. Gérard Lorcy est comédien, metteur en scène, directeur de la compagnie Ô fantômes ! Il est artiste associé au Théâtre de la Faïencerie de Creil aux côtés de Jacques Jouet. A ce titre, il a créé le spectacle «Comediz» à partir de textes de Jacques Jouet. Rencontre.

y a cette espèce de douceur qui fait du bien. Ça ne veut pas dire pour autant que ses textes sont mièvrés. Nous sommes dans une période hystérique, où à la fois on dit beaucoup que tout est triste, mais où les humoristes détiennent une place extrêmement importante, dans les médias, dans la vie. Il y a une espèce d'obsession à rire dans le registre de la destruction. Il y a un endroit dans la comédie du monde qui est peut-être plus en empathie avec le sujet, et où le rire et la fantaisie ne reposent pas sur la destruction. Son roman *Bodo*, c'est un roman magnifique, une échappée fantaisiste, l'acidité nécessaire à la drôlerie est vraiment au degré minimum.

Est-ce que le rire peut ne pas être lié à une destruction, à une satire ? Est-ce qu'il y a d'autres types de rires ?

Oui, il y a le rire auquel on est confronté aujourd'hui, qui n'appartient pas nécessairement au théâtre. Il y a aussi un rire de la destruction, qui est tout à fait légitime et nécessaire à des moments, mais je crois qu'il y a un problème de saturation. J'irai chercher dans les grands maîtres, les farces molièresques, par exemple où il y a des rires qui permettent de maltraiter des figures. Dans *Bodo* de Jacques Jouet, on est dans le monde africain, le paysage colonial, la violence, le derrière des choses est présent et n'est pas nié. Il n'y a pas une idée d'enchantement, ni de créer des couches où l'endroit violent est déjoué par une manière très fade.

En sous titre de la pièce Entretiens d'embauche, l'auteur précise que la pièce peut être jouée par des marionnettes ou par des acteurs. Si vous deviez monter la pièce, quel parti pris choisiriez-vous et pourquoi ?

Vu ma position de metteur en scène, je l'aurais montée avec des acteurs. Le travail avec la marionnette serait une envie assez abstraite, l'occasion de voir si je suis

capable d'utiliser la marionnette. Mais avec des marionnettes et des acteurs très à vue, des marionnettes un peu grandes, d'environ un mètre. Après ce sont des envies expérimentales, personnelles. Ce que je trouve intéressant c'est la relation de la marionnette avec son manipulateur, la poésie que cela peut donner.

Ce texte s'intitule Entretiens d'embauche. Il s'agit d'une variation sur le thème des entretiens de recrutement. Ce sujet est très souvent traité au théâtre. Pourquoi ? Est-ce selon vous une situation dramatique paradigme pour notre époque ?

Oui, c'est une situation dramatique efficace et emblématique aujourd'hui. Toute situation où il y a un dominant, un dominé, et où il s'agit pour le dominé de se faire écraser un peu plus ou d'échapper à la domination, est une situation théâtrale. Les entretiens d'embauche dans le réel sont très conventionnels et se passent sur un mode très normalisé. L'intérêt théâtral, c'est de faire exploser la convention où personne ne fait de vague, où chacun tient son rôle. L'idée du travail est aujourd'hui extrêmement folle. Il est tellement important actuellement d'être embauché que le contenu du travail devient presque secondaire. Tout doit se traduire en emploi. C'est un problème de société très fort. Dans le texte, même l'idée de l'emploi devient délirant : faire travailler les pauvres en tant que pauvres !

¹ «Des Papous dans la tête»

REGARDS

CROISÉS

1/ En quoi les textes de cette année sont-ils « Hé ! Hé ! » ? En quoi participent-ils de ce rire qui maintient le goût de la vie ?

2/ Votre réplique « Hé ! Hé ! » favorite ? a

3/ Avez-vous une blague « Hé ! Hé ! » ! ?

Sylvie Jobert

2/ « Avec plaisir, ça vous coûtera plus cher ! » Nez Rouges, Peste noire

3/ Proverbe (Chinois paraît-il)
Les invités c'est comme le poisson, au bout de 3 jours ça sent mauvais.

Blague (alsacienne)
Qu'est ce qu'un œuf dur ? Un oursin qui a couché avec les allemands.

Sébastien Hoën-Mondin

✓ Rire pour mieux affronter l'existence, ou le monde qui nous entoure.

2/ « C'est que j'sais faire ? Mais je jongle. Je suis le meilleur jongleur. Tout à fait aveugle de France et de Normandie [...] j'ai les calots éteints, alors tout se fait par la finesse de mon toucher [...] je jongle si vite que je ne les sens même plus. C'est un avantage à être aveugle, on a les autres sens aiguisés [...] » Nez rouge, Peste noire

Stéphane Czopek

2/ « Plutôt c'est le chien de Mickey » Echo-système

3/ Deux papy à la maison de retraite, tous les soirs sur leur banc.
Le 1er : « Hé oui... », le 2ème : « Hé oui... ». Comme ça tous les soirs. Et puis un jour, un 3ème arrive, s'installe avec eux. Le 1er : « Hé oui... », le 2ème « Hé oui... », et le 3ème « Hé oui... hé oui... hé oui ». Le lendemain, les deux premiers se retrouvent un peu avant.
Le 1er : « Dis donc, tu le trouves comment, le nouveau ? » et le 2ème : « Un peu grande gueule... ».

Grégory Faive

✓ Ils participent de ce rire parce qu'ils nous le déploient sous le nez rouge, en le faisant rentrer dans ce qui parfois est trop sombre.

2/ « On n'est pas seul ici » Echo-système

3/ C'est deux steacks qui sont dans une poêle, il y en a un qui fait : « Pfiou ! Putain, c'est chaud ! » et l'autre qui dit : « Ohh ! Un steak qui parle ! ».

Samuel Gallet

✓ Parce qu'aucun - et ce, malgré leur différence esthétique - ne se résignent à entériner cet état du monde dont on nous dit qu'il est le dernier.

2/ « J'ai souffert de mon art, maintenant c'est à vous » Nez rouge, peste noire

3/ Quelle est la différence entre Carlos et Casimir ?
Dans Carlos il n'y a personne.

Léo Ferber

✓ Ils ne sont pas tous « Hé ! Hé ! » (dans le sens du rire) mais ils réveillent tous une sensation, une émotion de l'humain, c'est en ça qu'ils maintiennent le goût de la vie.

2/ Paule Kadillac : « M'étonnerais qu'elles tombent dans le panneau » Echo-système

3/ C'est un petit pingouin sur la banquise qui va voir son père. Dis papa, t'es sûr que je suis un pingouin ? Mais bien sûr mon chéri, tu es un pingouin. Alors il va voir son oncle « Dis, toi aussi tu crois que je suis un pingouin ? » « Mais oui mon loulou, tu es un pingouin » Le petit pingouin va voir son grand-père « Dis papy, c'est vrai que je suis un pingouin ? » « Absolument mon petit pingouin, mais pourquoi tu me poses cette question ? » « Parce que j'ai toujours un peu froid. »

Philippe Saint-Pierre

✓ Ils ne sont pas forcément joyeux mais traitent de catastrophes, de drames parfois, qui prêtent à « Hé ! Hé ! », un « hé hé » salvateur qui peut aider à maintenir ce... « Goût de la vie » (Parnell Street)

2/ « Plutôt c'est le chien de Mickey » Echo-système

3/ « Avance Hercule » Entretien d'embauche

Claire Semet

2/ « Il va trop vite, si je vise l'île aussi bien j'aurai le cœur, et si je vise le cœur aussi bien j'aurai le cœur » Echo-système

3/ C'est un mec, il va chez le docteur.

Docteur, je perds la mémoire !
Depuis quand ?
Depuis quand quoi ?

Cécile Corbery

✓ Chaque texte est à sa manière « Hé ! Hé ! » simplement parce que « Hé ! Hé ! » ouvre les possibles. Le « Hé ! Hé ! » gras d'Oswald, le rire détourné de Majorga, le « Hé ! Hé ! » caustique de Dilasser ou Jouet. Le rire en coin de Barry et le « Hé ! Hé ! » acerbe de Cormann. A chaque texte son « Hé ! Hé ! ».

2/ Il est tout en muscles, mais il n'a pas inventé la machine à cambrier les bananes » La Paix perpétuelle.

3/ Qu'est ce que la moitié d'un flic ?
Ni lire.

Mireille Losco, maître de conférences à l'université Lyon 2 parle dans sa post face à l'édition de Nez rouges, peste noire de Peter Barnes d'un rire qui n'est ni satirique, ni parodique, mais d'un comique comme joie de la vie puisé dans une totale humilité. Pour Gérard Lorcy (voir interview) le rire de Jacques Jouet n'est pas un rire de destruction mais un rire en empathie avec le sujet. Est-ce cela le rire Hé ! Hé ! ?

Dominique Laidet

✓ Les textes n'ont pas tous le rire qui maintient le goût de la vie. Mais ils ont tous une façon de regarder les choses les plus dures avec un regard théâtral jubilatoire ou lumineux. Cela n'enlève rien à la gravité des choses, elle est simplement décalée. Dans « Hé ! Hé ! » il y a aussi un rire jaune, qui peine à grandir, un rire où « il n'y a pas de quoi rire » (Peter Barnes).

2/ « Si je meurs, je te tue. » Monselet dans Nez Rouges, Peste noire

Bernard Garnier

✓ Beaucoup des textes présentés à cette dixième édition sont « Hé ! Hé ! » parce qu'ils encouragent la rébellion au travers du rire. « Le rire engendre la liberté. Il défie toute autorité, arrachant le masque officiel pour montrer la face d'idiot qui est en dessous » (in Nez Rouges, Peste noire)

2/ « Un monde régi par le seul sérieux est un monde vieux, un monde grave, une terre d'enterrement. La douce hilarité fait montrer l'ardeur printanière. Non pas l'hilarité née de l'angoisse et de la peur, amis l'hilarité des enfants et des sages, le rire de la joie et de la compassion » Flote, Nez Rouges, Peste noire.

DIGNES EMMERDÉS
ou
SONGES D'ÉCHO-SYSTÈME

Chers vous,
Je me fais souvent la réflexion suivante, non sans me faire rabrouer à coups de «défaitiste intello» ou de «trouble-gueulante noirci» : chacun semble se plaire, depuis que le concept de «démocratie» paraît essentiel et incontestable, à déplorer ledit système socio-politique d'un fiel contestataire, mais non moins salubre, une ou deux fois l'an, sous l'égide de quelques bannières galvanisatrices, par voie de masses brouillonnes ou de pétitions grégaires ; n'en déplaise à certains, je leur souhaite réussite et oreille, et je ne saurais faire ni dire mieux que ce qu'ils s'emploient à racler haut et fort. Mais allons, restons conscients de ce que la manifestation ponctuelle et surmédiatisée de nos humeurs demeure obsolète pour les cénacles richards et prétentieux de nos chers élus qui font lois et décrets en lieu de dialogues intelligents et humains.
Eh bien ! Voilà ce que m'évoque Écho-système, non qu'il faille y voir la désespérance idoïne des commensaux que je fouette un peu, mais l'alternative poétique à une contestation impatiente et essoufflée. Engagée, Marie Dilasser ? Pourquoi pas hein ? Eh quoi ! Je trouve dans son œuvre vraisemblablement pittoresque (puisqu'elle nous touche de directions rurales, de senteurs boisés et d'indigos bretons) et gravement amusante, des personnages qu'elle qualifie d'«intraitables» mais que je pourrais traiter tendrement de dignes emmerdés. Entendez bien le fond carnassier de ma pensée : je songe là aux bienfaits élémentaires d'une littérature dramatique décomplexée et vexatoire, véhémence sous couvert du feuillage inoffensif d'une châtaigneraie ou d'une palombière : chose que je sens en plein dans cette œuvre-ci.
Puisqu'il est plus ou moins question de cela : attendre la palombe pour la tirer... Le roman dialogique d'une chasse avortée ? Non.

La figurative vision d'une ruralité vexée ? Non plus. Le manifeste bohème contre une pratique ancestrale et inadaptée ? Non vraiment. La poétique sensation du temps ? Si.

« Je marche sur le chemin.
Toujours le même et pourtant. »
Elfie Razhad, A.1

La langue pulse simplement au métrotap' d'humeurs transies, de langues dégourdies et d'une liesse automnale que peut provoquer le passage des dits volatiles. Chacun côtoie l'autre humainement et, mécaniquement, en vient aux éléments, mus par les saisons ; ce ciel qui d'un moment à l'autre ne fait plus écho, empêche toute progression, toute discussion, tout ressentiment, toute revendication méritant la portée d'un canon. N'en déplaise aux deux flics qui n'ont de cesse de vouloir découenner du manif. On est bien loin des discours putassiers et belligérants à l'usage des sages nerveux et des bileux solitaires. On est au cœur d'une conversation entre l'alter et l'ego. Marie Dilasser instille puissamment en sa prose la candeur terrienne des climats armoricains, l'inconstante parole de simples gens loin des marbres jaunes de la Ville endeuillée. C'est là, dans l'expression de la moiteur incidente, que loge la langue d'ombre, le désir décidé, la fruste manœuvre des isolés. L'auteur ne soumet pas nos consciences à l'immédiat et maladroit examen d'un imaginaire grisé au crayon du pessimisme. L'improductivisme ne sourd pas au creux des personnages, qui font un avec le divers de l'entour. Il y croit plutôt de l'impuissance et de l'effroi. Ainsi, le propos permet de concevoir, inventer, déranger si possible nos propres histoires d'éveilleurs invisibles pour balancer doucement avec la leur. La palombe ne passe ni l'écho qui tait son trait. Paule Kadillac & co sont d'une terre ferme et parfumée, semée des traces du sanglier, de mousses éparses et de limaces pleines. Chacun porte un nom qui tape et qui sent, qui bruisse et décline

pourtant. Sont là consonnes et vocales qui gonflent un caractère enclin au grabuge : Droch ne serait ce fameux colporteur que l'on sait sans le chuintement de sa finale qui fait comme un douloureux

aveu ; Priscillone ne saurait demeurer plus enciellé cuisinier qu'il n'est sans les

deux «l» qui ponctuent la sienne. Etc. Je vous laisse au délire. Que l'on cesse un instant de battre le plâtre de nos murs par des poings inconséquents, que l'on quitte un peu les cités fumantes et consensuelles, que l'on épingle dans nos carnets les ronrons policiers, que l'on oublie, tranquille, les sifflets et les injures chaotiques, que l'on veuille bien ne plus s'enivrer d'humeurs malades, que l'on arrête ici notre vision d'une époque intransigeante, orgueilleuse et pathétique, soucieuse du seul dieu qui vaille : le Profit. Allons plutôt un temps s'inviter chez la limace et goûter de l'ortie les vertueux assaisonnements, et l'on comprendra que l'on atteint aussi par le verbe et le détournement, ainsi que le fait sans prétention Marie Dilasser, poétesse si-pide et carnassière, qui nous invite au plaisir de la chair des mots, non sans suggérer de nous mouvoir un peu le derrière.

Adrien Cornaggia

ENTRETIENS
D'EMBAUCHE

Entretiens d'embauche est une pièce pour marionnettes ou pour acteurs, c'est au choix. Pas de contrainte de la part du dramaturge oulipien, mais quand même, soin est pris d'énoncer quel est le choix à faire. On penchera pour des acteurs, et leurs corps hormonnés, entre autres. Car Offre et Demande, entre autres, ont un corps, plusieurs même, des corps hormonnés et d'autant plus anecdotiques. Ainsi, les corps d'Offre et Demande pourraient-ils très bien se jeter par la fenêtre d'entre-

prises de téléphonie qui elles aussi ont été au service du public. Ce serait drôle. Si, c'est drôle, dans le journal, une manchette annonçant le suicide par défenestration d'un employé d'une entreprise de téléphonie, entre autres feu services publics ; puis, la semaine suivante, une nouvelle manchette, annonçant cette fois, le « nouveau » suicide par défenestration d'un employé de cette même entreprise de téléphonie, d'antan au service du feu public. L'employé d'une telle entreprise de téléphonie a le don non dépourvu de théâtralité de se suicider par défenestration à plusieurs reprises successives et nouvelles selon que la dramaturgie du phénomène de société digne de ce nom l'exige. Les manchettes suivantes aussi seront drôles, et de plus en plus, et chaque nouvelle manchette pulvérisera par la taille la manchette qui l'a précédée. Puis, une fois atteint le très gros titre, l'entière de la première page, voire le supplément exceptionnel requis par tout phénomène de société d'une ampleur digne de ce nom, s'entamera le decrescendo las autant qu'inexorable de la taille de la manchette. Toutes ces manchettes, prises ou non isolément, c'est drôle.
Avant les manchettes, pris isolément, le concept d'« employé d'une entreprise de téléphonie », c'était déjà un drôle de concept. Puis, avant ou après l'amour, on a quand même bien ri de cette idée de «défenestration au travail». Aussi, avec « la défenestration au travail d'un employé d'une entreprise de téléphonie » –feu service public, mais ce dernier point doit être anecdotique-, il y a de quoi mourir de rire.
Le théâtre de Jacques Jouet possède un sens certain de la cata, quoiqu'il ne s'en fasse pas une joie.
Pour interpréter cette collection d'entretiens, on penchera pour des acteurs avec des corps qui se jettent par la fenêtre, morts de rire. Les marionnettes transpirent de trop d'humanité, pour un peu elles ne seraient pas d'accord.
Virginie Berthier

CARTE BLANCHE

HISTORIQUE



RQ et FLL (respectivement Raymond Queneau et François Le Lyonnais) sont à l'origine de cette association, loi 1901, le 24 novembre 1960, 82 rue du Bac à Paris (75). Ils étaient environ une trentaine à participer à cette création.
L fut d'abord baptisé Sélitex (Séminaire de Littérature Expérimentale). Puis Albert-Marie Schmitt trouva le nom définitif Oulipo le 13 février 1961.

Raymond Queneau définit les oulipiens comme « rats qui construisent eux-mêmes le labyrinthe dont ils se proposent de sortir ».
Ils voulaient faire de la littérature un jeu. La contrainte est le mot clé de ce mouvement. L'Oulipo est un mélange entre mathématiques, littérature et peinture. La contrainte la plus connue de vous tous doit être dans le roman de Georges Perec : La Disparition. Voici un bel exemple de défi, de jeu : créer un roman sans la moindre trace de la lettre **e**.

Dans ce mouvement, s'empressent et s'embrassent des écrivains, des peintres et surtout des mathématiciens !
Au podium, pardonnez pour la liste non exhaustive :
Albert-Marie Schmitt
Jean Queval
Jean Lescure
Jacques Duchateau
Claude Berge
Jacques Bens
Georges Perec
Jacques Roubaud
Paul Fournel
Et notre cher Jacques Jouet, qui rejoint le groupe en 1983.

OULIPO

Ouvrir de

l'ouvroir est un atelier pour les artisans oulipiens qui fabriquent des mots mêlant littérature, peinture et mathématique exemple : elpmex

Littéraire

le mot littérature est composé de lit, de terre, de à, et de Ture. On comprend donc que le lit de Ture est à terre et que ture lit et écrit. Mais qui est Ture ? c'est peut être ce que recherchent les oulipiens depuis 1960 !

Potentielle

mais dans potentielle, il n'y a pas potence, cela serait malheureux. Potentielle signifie : jusqu'à ce que l'imagination de l'oulipien mette fin à l'Oulipo. Apparemment, c dernier a l'imagination placée dans l'infini mathématique, puisque l'oulipe n'est pas mort ! Hé ! Hé !

ET AUJOURD'HUI ?

L'Oulipo n'est pas mort et son président actuel se nomme Paul Fournel. Les membres de l'association se réunissent une fois par mois, en privé, et un jeudi par mois en public. Tous les mois, ils se donnent une nouvelle contrainte. Ce mois-ci : la rime bisexuelle !

« La rime bisexuelle fonctionne en trois, comme la rime berrichonne, mais avec un couple de 2 rimes masculines avec une rime féminine, ou inversement. »

UN EXEMPLE ?

« Autant à voile qu'à vapeur
Si l'une en rit, un autre pleure
Ellil ? illelle ? auriez-vous peur ? »

A LA RADIO...HÉ !HO !HÉ !HO !

Une émission est née de l'Oulipo sur France Culture, le dimanche midi : Des Papous dans la tête. Elle réunit toutes sortes de personnes : peintres, écrivains, cinéastes, journalistes, comédiens, une cantatrice et même des agrégés de lettres et de philosophie. Cette émission a été initiée par George Perec et l'on y fait des jeux radiophoniques et littéraires. Le 5 juin, une émission publique aura lieu et Jacques Jouet sera présent !

Manon Bouffard



AU PROGRAMME

Mardi 1 juin
20h - Lecture
Echo-système
Marie Dilasser
22h - Café des
auteurs

Mercredi 2 juin
18h - Rencontre
autour du théâtre
de Peter Barnes
Bibliothèque du
centre ville
20h - Lecture
Entretien d'embauche
Jacques Jouet
22h - Café des
auteurs

Jeudi 3 juin
14h30 - Prix des
lycéens
20h - Lecture
La fierté de Parnell
Street
Sebastian Barry
22h - Café des
auteurs

Vendredi 4 juin
19h - Lecture
Nez rouges
Peste noire
Peter Barnes

Samedi 5 juin
18h - Lecture
Hors jeu
Enzo Cormann
20h - Café des
auteurs
22h - Spectacle
Exit
(Jazz poème)
Enzo Cormann

Entrée libre
à l'exception des
soirées du Mardi 1^{er}
et du Vendredi 4 juin
participation 5€

RETOUR SUR 10 ANS

A l'occasion des 10ans du festival Regards croisés,
la Gazette dresse le portrait des pionniers
de Troisième bureau.



Pascaline Garnier est dénicheuse d'éditions, de création à la librairie indépendante Bonnes Nouvelles, librairie partenaire du festival. Mais elle se pare aussi de l'écharpe présidentielle depuis la création de Troisième bureau.



Pourquoi avez-vous accepté la présidence de Troisième bureau ?

Par curiosité ! Le théâtre et les écritures dramatiques ne m'étaient pas très familiers... Mais je suis curieuse, et l'énergie des membres de Troisième bureau m'a séduite. Je n'en ai plus le temps aujourd'hui, mais au tout début de l'aventure, j'ai participé aux comités de lecture et j'en garde le souvenir de moments formidables, de découvertes en découvertes, le plus souvent au sein de discussions enflammées !

Vous êtes libraire, vous avez un fort tropisme pour les livres, la poésie. Qu'est ce qui vous intéresse dans la littérature dramatique ?

Je suis une boulimique de lecture, principalement de littérature et de poésie. J'ai donc découvert avec grand intérêt ce genre singulier qu'est la littérature dramatique. J'aime beaucoup la force et la liberté de ton des auteurs contemporains, et leur volonté de témoigner

d'une réalité sociale et politique, en abordant de front des questions souvent très sensibles.

Cette année, le festival propose des formes nouvelles dans les genres et l'espace. Est-ce le signe d'un besoin de renouvellement ou est-ce le début d'une refondation de l'esprit de Troisième bureau ?

Il me semble que c'est tout simplement une nouvelle étape, comme l'a été en 2004 l'introduction du dispositif de la grande table. Le collectif Troisième bureau évolue, tâtonne, invente, cherche, et continue de se construire année après année.

Nous rebondissons par rapport à votre discours d'inauguration de cette nouvelle édition. Pensez-vous que Troisième bureau ait atteint l'âge adulte ? Que faudrait-il pour que Troisième bureau atteigne sa majorité ? Mais est-il souhaitable qu'il devienne adulte ?

Votre question contient ma réponse... Encore qu'il faudrait nous entendre sur le mot « adulte » ! Pour le moment, nous allons entrer dans l'adolescence, ce qui laisse présager encore beaucoup de questions et d'expériences à venir !

Quel est votre meilleur souvenir pendant ces dix années de collectif ?

Il est difficile de répondre à cette question car vous imaginez bien que les souvenirs sont nombreux... Je garderai toujours en mémoire la merveilleuse Fadela Hachemaoui jouant un soir Fatma de M'Hamed Benguettaf et m'apprenant le lendemain à rouler la graine de couscous ! Rencontres, rencontres...

Quelle année fut la plus chargée en émotion ?

Comme beaucoup d'entre nous, je pense, j'ai un souvenir particulièrement ému du festival consacré à l'Algérie : des textes très forts, des rencontres avec des auteurs et des acteurs engagés et toujours généreux... donnant tout, alors qu'à cette époque l'Algérie était de nouveau ravagée par un tremblement de terre.

Pour vous, quelle serait l'édition idéale ?

Peut-être un festival qui rassemblerait les compagnons de route de ces 10 années, histoire de se revoir, histoire de faire un point... Peut-être un festival qui aurait les moyens nécessaires pour inviter des auteurs de contrées plus lointaines et pour traduire leurs textes...

Y a-t-il un message que vous souhaiteriez transmettre au public du festival ?

Un proverbe malien dit : « Comme il est dans l'eau, on ne sait pas que le poisson pleure ». Continuons d'essayer à y voir de plus près.

L'ÉQUIPE RÉDACTIONNELLE

RÉDACTEUR EN CHEF :
THIBAUT FAYNER

RÉDACTRICES :
MANON BOUFFARD,
JEEVITHA DOUCET,
CAMILLE MOTTÉ,
MARGOT PALLÉN,
MARIE RANCILLAC

GRAPHISTE
MAQUETTISTE :
CHARLES BOINOT